

## LE BREAK DÉCISIF AU QUATRIÈME SET

Sans être fétichiste des chiffres, on ne va tout de même pas laisser passer ce dixième numéro de Watch Around sans marquer le coup et saisir l'occasion impudique de parler un peu de nous, sans fard. D'autant que les nouvelles sont bonnes.

Conçu en automne 2006, ce magazine a vu le jour au printemps 2007. Les ambitions éditoriales étaient élevées, fondées sur une longue expérience du domaine complexe et parfois ambigu de la presse horlogère et avec la conviction qu'il y avait encore quelque chose à faire pour des lecteurs exigeants, épris de connaissances, aimant l'histoire, les sciences et la technique ou les fascinantes composantes culturelles de l'écoulement du temps.

Nous avons le réseau de compétences, nous connaissions les attentes. Les messages venus des quatre coins du monde nous ont confortés dans nos choix et dans notre volonté de ne pas infléchir la ligne rédactionnelle, même quand les âmes les mieux intentionnées nous suggéraient, pour conjurer la crise, des pistes aurifères ou des autoroutes commerciales. Car évidemment la satisfaction des lecteurs, qui s'abonnent et commandent les anciens numéros, ne suffit pas à transformer un business plan en réussite comptable.

Nous étions censés réussir le *break* au troisième set. Dans la presse, avec trois éditions, trois langues et une diffusion internationale, trois ans

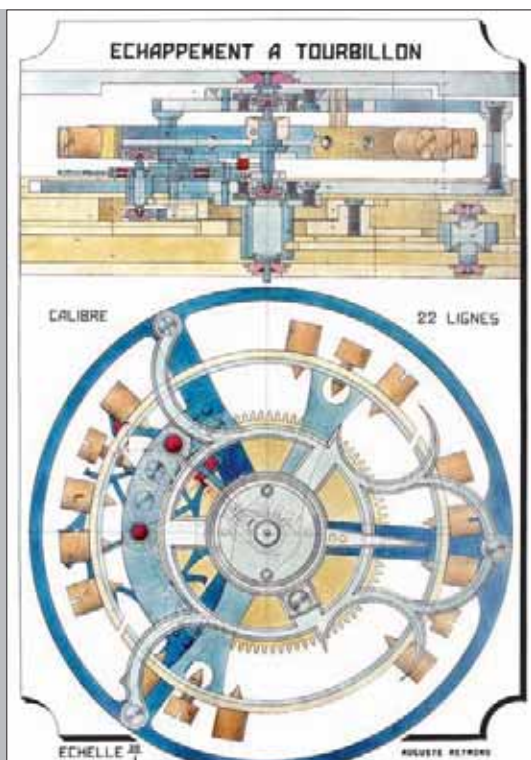
pour être gagnant, c'était court, mais jouable. Avec 2009 comme 3<sup>e</sup> année, celle de l'émancipation attendue, ce fut mission impossible. L'essentiel fut de tenir bon, en réduisant la voilure dès janvier de cette année maudite. En communion naturelle avec nos amis horlogers, nos partenaires et nos abonnés, nous avons passé l'orage dévastateur sans casse. Et c'est ainsi qu'en cet automne 2010 nous avons atteint le fameux *break even* opérationnel et pouvons envisager sereinement la suite. Avec toutes les questions qui se posent aux media, à la presse écrite en particulier.

Nous aimons le papier et croyons à son avenir. Mais la complémentarité de l'imprimé avec le net est pour nous une évidence de longue date. Certes, notre site est resté la vitrine de présentation initiale. Chaque chose en son temps. Nous pouvons passer maintenant à la deuxième étape. Etant par vocation et par métier fournisseurs de contenu, celui qui fait la différence, pas de souci de ce côté-là. Nous n'allons rien inventer, mais continuer à offrir une vraie matière journalistique, exclusive et de qualité, toujours avec le recul et la distance qui convient, sans nous essouffler à courir après l'éphémère. D'autres s'en chargent. Nous resterons dans notre rôle. Mais pour qui et à quel prix ? Les réflexions et les solutions retenues sont à suivre sur notre site revisité.

Jean-Philippe Arm



## Tout sur les chefs-d'œuvres des écoles



Un ouvrage richement illustré, c'est peu dire : il comporte plus de 1400 illustrations. Référence : [www.booksimonin.ch](http://www.booksimonin.ch)

Jean-Philippe Arm

Il y a avait eu ces dernières années les « bibles » de Marco Richon, deux ouvrages monumentaux consacrés par l'ancien conservateur de son musée à la foisonnante histoire d'Omega, tracée et illustrée jusque dans ses moindres détails. Dans le même registre d'exhaustivité et d'accomplissement, Antoine Simonin offre à la postérité un pavé de 568 pages sur les dix Ecoles d'horlogerie suisses, sans lesquelles celle-ci ne serait rien ou ne serait plus. Pour l'ancien directeur du WOSTEP, le centre suisse de formation et de perfectionnement horloger, il s'agit là de l'aboutissement d'un projet muri pendant 15 ans, sinon de l'œuvre d'une vie. Et pour le mener à bien, l'éditeur Simonin (cela

a toujours été sa deuxième casquette avant de devenir à sa retraite son unique couvre-chef) s'est entouré d'une pléiade de spécialistes et s'est assuré la collaboration d'une myriade. La liste est longue, on ne citera que l'historienne Estelle Fallet, commissaire de l'exposition réalisée en 2008 au Musée d'Art et d'Histoire de Genève fondée sur les données concrètes réunies pour le livre, dont elle a rédigé et géré une partie.

Le sous-titre du bouquin « Chefs-d'œuvre de savoir-faire » fait allusion à son sujet principal : les montres-écoles, que les apprentis réalisaient eux-mêmes au fur et à mesure de leur cursus, en commençant par la fabrication de leurs propres outils. Chaque école avait ses spécialités, fabriquait ses ébauches ou les achetaient. Jadis, des fabricants en mettaient à disposition.

« A La Chaux-de-Fonds, se souvient Antoine Simonin, les élèves recevaient une plaque de maillechort à partir de laquelle ils faisaient tout, de la platine à la boîte. Avec certains professeurs, les meilleurs finissaient par concevoir et réaliser des complications. »

La quasi disparition dans les programmes de cette incarnation de la transmission du savoir faire a inquiété Antoine Simonin et l'a puissamment motivé pour rendre cet impressionnant hommage aux générations d'enseignants et d'apprentis à l'origine de réalisations uniques et parfois exceptionnelles. « J'ai enseigné durant 40 ans et je sais que la fabrication de sa propre pièce est une stimulation extraordinaire pour les élèves, dont les yeux brillent quand le balancier se met à osciller... »

En remuant ciel et terre pour réussir sa mission éditoriale, il a déjà sensibilisé et convaincu pas mal de monde. La réintroduction de la fabrication des montres-écoles dans les programmes est à l'ordre du jour. A Genève, un coup de pouce est venu de Chopard qui, dans le cadre de son 150<sup>e</sup> anniversaire, a développé avec l'Ecole un calibre de montre de poche, dont des kits de composants sont destinés aux élèves.

Un seul regret au final : le pavé de Simonin n'est publié qu'en français, alors qu'il enchanterait l'ensemble du fan-club de l'horlogerie suisse. Il devrait bien se trouver, une marque, un groupe ou une fondation dont ce pourrait être la vocation... ●

## Nouvelles règles du jeu pour 2011



Le calibre Papillon de René Addor, premier et dernier vainqueur de la catégorie « particuliers », qui disparaît.

Alan Downing

Le renouveau des concours de chronométrie initié l'an dernier par le Musée d'horlogerie du Locle ne sera pas sans lendemain. Les organisateurs ont annoncé une compétition avec trois catégories en 2011, un palmarès étendu et de nouvelles épreuves tous les deux ans.

Pour *Chronométrie 2011*, qui débutera en mai, les horlogers indépendants seront cette fois en confrontation directe avec les marques, mais les nobles tourbillons concourront séparément des montres communes à échappement fixe. M. Claude-Henri Chablotz, responsable du rétablissement de ces épreuves, en explique la cause : « *Les tourbillons sont des produits tout à fait différents et sont ajustés selon des méthodes différentes. De plus, les trois montres lauréates du dernier concours étaient des tourbillons, il est donc logique de donner leur chance aux montres à échappement simple.* »

**Davantage d'élus.** Le concours de l'année prochaine pourra accueillir les premières inscriptions des écoles d'horlogerie. La Société Suisse de

Chronométrie a fourni à 80 élèves de 15 institutions des kits pour fabriquer leurs montres Ecole. Une vingtaine de ces montres sont d'ores et déjà des participantes potentielles, car elles ont obtenu un certificat COSC de chronomètre. Les montres issues des écoles d'horlogerie concourent dans une catégorie séparée des tourbillons et des échappements fixes.

L'absurdité de maintenir une épreuve compétitive de précision chronométrique gardant secret les performances de tous les candidats, hormis le vainqueur, a poussé ce magazine à publier les noms, rangs et scores de tous les participants ayant « survécu » aux tests du concours Chronométrie 2009 (voir *WA009*). Pour la prochaine édition, les honneurs seront attribués aux trois premiers de chaque catégorie – tourbillons, échappements fixes et écoles d'horlogerie. Le succès pourra ainsi être célébré pour un total de neuf montres.

**Récompenser les régleurs.** Les prix sont décernés aux marques qui présentent leurs montres et non aux personnes qui en assurent la victoire. Les organisateurs ont ouvert la possibilité d'honorer les régleurs – les personnes qui ajustent la marche de la montre dans toutes les positions en vue de la compétition. Une nouvelle formule qui détermine la variation moyenne de marche des cinq positions mesurées a été ajoutée aux calculs de performance. La régularité de marche est l'indicateur le plus important d'un chronomètre, indépendamment du fait qu'il avance ou qu'il retarde. Atteindre le minimum de variation de marche constitue le test ultime d'un bon régleur. « *Nous voulons faire de cette compétition un vrai concours de réglage* », déclare M. Chablotz.

Le challenge reste toutefois fermé aux horlogers établis hors d'Europe – soit Etats-Unis, Chine et Japon. Une ouverture plus large à des concurrents étrangers est en discussion et pourrait se produire en 2013. « *Il est cependant préférable d'établir le concours sur une base solide en Suisse avant de l'ouvrir à des concurrents hors d'Europe* », dit-il. Le délai d'inscription est fixé au 31 janvier 2011, ce qui donne à M. Chablotz le temps de « *travailler sur quelques marques importantes* ». Les résultats seront dévoilés le 20 octobre 2011. ●

## Le Locle ressuscite la précision horlogère



Roman Winger

Toute une génération de régleurs de haut rang a été formée au Locle par James Pellaton, réputé pour ses tourbillons.

Alan Downing

La restauration est l'un des devoirs des musées et celui du Locle a entrepris le plus ambitieux projet de restauration de tous les temps. Il tente de restaurer une branche entière de l'horlogerie qui a été abruptement abandonnée à la fin des années 1970 avec l'arrivée du quartz. L'horlogerie de précision – la construction et le réglage des chronomètres – autrefois considérée comme la plus noble discipline de l'horlogerie en est devenu le parent pauvre. La plupart des marques ont peur en effet de revendiquer la précision.

L'an dernier, le Musée du Château des Monts a mis sur pied le premier concours de chronométrie depuis plus de 30 ans, *Chronométrie 2009*, et a reçu un soutien enthousiaste mais discret. Cette année il a donné un aperçu du chapitre le plus glorieux, mais souvent mis de côté, de l'histoire horlogère suisse, quand « Suisse » et « précision » étaient devenus synonymes.

Pays de montagnes enclavé, la Suisse, n'a pas été intéressée à participer au développement de garde-temps assez précis pour déterminer la longitude en

mer au XVIII<sup>e</sup> siècle. Ses meilleurs horlogers étaient trop occupés à perfectionner l'oiseau chanteur mécanique qui jaillissait du canon d'un faux pistolet pour amuser la galerie. Cela s'avéra la bonne stratégie en fin de compte : la Grande-Bretagne a eu beau inventer le chronomètre de marine, où est passée son industrie horlogère aujourd'hui ?

L'exposition estivale du Musée du Locle, « Au temps des chronométriers », a rappelé l'importance qu'a jouée autrefois la fabrication de chronomètres pour l'industrie horlogère dans le Jura suisse. Cette exposition a révélé comment l'Ecole d'horlogerie du Locle a lancé une industrie locale qui allait devenir la principale pourvoyeuse de chronomètres de marine du pays qui l'inventa, la Grande-Bretagne, et qui produisit les garde-temps les plus précis avant l'avènement du quartz.

**Retardataires de l'horlogerie de précision.** Le chronomètre de marine était une technologie mature et déjà centenaire lorsque l'intérêt de la Suisse s'éveilla à la chronométrie de précision dans les écoles d'horlogerie établies dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle à travers le Jura suisse. L'un des objectifs de ces écoles était de former des horlogers complets, dominant tous les aspects du métier. L'industrie suisse était alors si fragmentée que la plupart des travailleurs ne maîtrisaient qu'un type d'opération ou de composant. Très peu étaient capables de concevoir et de fabriquer un garde-temps complet. Pour concurrencer les Américains et les Britanniques, la Suisse avait besoin d'horlogers d'élite, formés scientifiquement, capables d'innover et d'industrialiser. La nouvelle ère des transports planifiés demandait des montres performantes plutôt qu'amusantes – montres de chemin de fer et chronomètres de marine pour les professionnels.

L'Ecole du Locle en particulier se concentra sur la haute précision. Son premier directeur, dès 1868, fut Julius Grossmann, un scientifique horloger réputé, pionnier dans l'art et la méthode du réglage de précision. James Pellaton, célèbre pour ses tourbillons, dirigea l'école de 1925 à 1939 – l'heure de gloire de la chronométrie de compétition. Celle-ci généra une industrie entière de fabricants de chronomètres et de régleurs. Ils étaient prêts

# CHRONOMETRIE

lorsque la Première Guerre mondiale exigea toujours plus d'instruments de précision et la qualité de leurs produits était telle que la Grande-Bretagne utilisa de plus en plus des chronomètres de marine suisses pour l'aider à régner sur les mers. Lorsque la Seconde Guerre mondiale éclata, il ne restait pratiquement rien de l'industrie du chronomètre en Grande-Bretagne; le pays dépendait de fabricants tels qu'Ulysse Nardin au Locle ou Hamilton aux Etats-Unis pour lui fournir cet instrument stratégique.

L'avènement des signaux radio en mer au XX<sup>e</sup> siècle signifia le déclin du besoin d'embarquer un encombrant chronomètre de marine conçu pour rester précis pendant des semaines. Les chronomètres de bord plus portables (ou montres de torpilleur), dont la précision était fréquemment ajustée, devinrent populaires. Le format de ces montres de bord était également idéal pour les montres de compétition – la démonstration la plus prestigieuse des prouesses horlogères d'une manufacture.

**L'assaut suisse de Kew.** La Suisse envoya ses meilleurs chronomètres de poche à l'Observatoire de Kew en Angleterre – le haut lieu de la tradition chronométrique. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'horlogerie anglaise et ses carrousels Bonniksen (une sorte de tourbillon lent) dominait le haut des classements à Kew. En 1896, pas moins de 60 des 96 montres ayant obtenu plus de 80 points sur 100 pour mériter la mention «particulièrement bon» étaient de tels carrousels.

Mais le drapeau suisse avait déjà été planté sur le bastion de Kew. En 1892, un chronomètre de la maison Baume (précurseur de Baume & Mercier) établit un record de 91,9 points et le conserva pendant dix ans. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, la combinaison redoutable du nouveau balancier Guillaume et l'expertise des héritiers de Grossmann, les régleurs loclois capables de peaufiner un chronomètre jusqu'à des performances ultimes, détrônèrent le carrousel. Les fabricants et régleurs de chronomètres du Locle et de La Chaux-de-Fonds produisirent les super-montres des années 1920 et 1930 qui permirent à l'industrie horlogère suisse d'atteindre le plus haut niveau de précision aux observatoires du monde entier,

de Kew-Teddington à Neuchâtel en passant par Hambourg, Besançon et Washington. A cette époque un classement de 80 points à Kew n'était plus considéré comme particulièrement bon.

**Les garde-temps les plus précis.** Une montre de pont de 21 lignes présentée par Louis Brandt (Omega) établit à Kew en 1936 un record jamais battu: 97,8 points sur 100. Une montre Patek Philippe arriva deuxième, à un dixième de point, avec 97,7.

Les trois meilleurs chronomètres-bracelets du concours Chronométrie 2009 ont placé la barre très haut pour le renouveau des compétitions de précision avec des scores de plus de 900 points sur 1000: 909 pour le modèle Master Tourbillon de Jaeger-LeCoultre; 908 pour le Gyrotourbillon de Jaeger-LeCoultre; 906 pour le tourbillon LUC de Chopard.

Les concours de Kew-Teddington prirent fin en 1951 et furent remplacés par des tests de super-montres. Les exigences d'entrée au célèbre *Craftsmanship Test* du Laboratoire National de Physique anglais (NPL) étaient d'au moins 90 points à Kew (ou environ 850 points sur 1000 à Neuchâtel. Il établit des standards si élevés qu'en 27 ans seules 12 montres réussirent le test, abandonné en 1978. La plupart d'entre elles étaient d'Ulysse Nardin. Une seule montre – la montre de bord n° 198423 avec un tourbillon Hector Golay présentée par Patek Philippe – atteint la plus haute des quatre notes du test.

Symboliquement, cette montre, l'un des meilleurs chronomètres du monde, a été transformée en un calendrier perpétuel dans les années 1980 et vendue à un client japonais. L'électronique avait enlevé toute valeur à la précision mécanique, qui ne figurait plus que dans l'histoire des marques.

L'initiative ambitieuse du Musée du Locle de restaurer l'horlogerie de précision dans le répertoire de l'industrie suisse donne à cette dernière l'occasion d'exceller dans un domaine sans concurrence étrangère... jusqu'à présent. Reste à savoir si le rappel de la légitimité historique en matière de précision horlogère et le succès du premier concours de chronométrie depuis une génération peut persuader les directeurs marketing d'incorporer la précision dans leur vision. ●

## Quand on a le **fond** et la manière



Jean-Philippe  
Arm

Tout juste! C'est le mot qui vient régulièrement à l'esprit en observant la trajectoire, les initiatives et la manière de faire de Zenith depuis quelque temps. Depuis l'arrivée de Jean-Frédéric Dufour? Assurément. Mais grâce aussi à des fondements solides et à un timing idéal. Son bouillant prédécesseur n'avait pas démérité, loin s'en faut, puisqu'il avait propulsé la marque au firmament du buzz planétaire. La bulle a éclaté, les paillettes ont été dispersées et le retour sur terre a pu se faire très naturellement par une nouvelle direction attendue pour ce nouvel ancrage terrien, en profitant du terreau inouï d'une manufacture historique aux richesses patrimoniales indéniables et dont les équipements avaient été singulièrement adaptés ces dernières années.

Au printemps, les collections revues à la sobriété ont plu, comme les prix des modèles plus accessibles, et le virage parfaitement négocié fut salué par tous les observateurs, les détaillants et les clients.

La suite est de la même veine quand on monte en gamme et qu'on taquine les complications. Le changement saute aux yeux, en particulier dans la manière de faire et de le faire savoir. Le lancement en octobre d'un modèle dédié à Christophe Colomb en est la parfaite illustration.

Cette montre avec son module gyroscopique autorégulateur assurant en toutes circonstances la position horizontale de son échappement est la descendante directe du Tourbillon Zéro G. Celui-ci avait été lancé en février 2008 à Dubaï, symbole même de la vanité et de la vacuité institutionnalisée,

dans la forme inachevée d'un prototype non-fonctionnel. Cela n'empêcha pas l'effronterie de tourner en boucle dans le monde virtuel, le sien, et d'apparaître dans certains magazines parmi les vraies nouveautés de Baselworld.

Retour sur terre, mais pour prendre la mer. On ne parle plus cette fois de tourbillon mais très prosaïquement d'un système de cardan inspiré des chronomètres de marine qui maintient l'axe de l'organe régulateur à l'horizontale, que ça tangue, que ça roule ou que les éléments soit déchaînés.

Cette pièce est extraordinaire au sens premier. Elle a effacé le bug de son aînée, notamment dans les roulements à bille qui avaient une fâcheuse tendance à se bloquer dans certaines positions. Un double dôme taillé dans le saphir, côté cadran et côté fond, sans nuire au confort, protège son gyroscope. Développé et réalisé par la même équipe du constructeur Yves Corthésy, ce modèle innovant truffé d'astuces techniques est simplement abouti et fonctionnel au moment de sa réelle présentation faite dans un lieu de circonstance: l'Observatoire et Musée de Greenwich, à Londres, chargé d'histoire, celle de la navigation, de la quête de la longitude, d'Harrison et consorts, un lieu qui révèle les grandes réalisations en imposant la modestie. ●



## Quand des **Chinois** jouent à fond la carte du *Swiss made*



D'anciens mouvements Venus des années 1950-1960 équipent les modèles des collections Master et Prestige.

Jean-Philippe Arm L'histoire qu'on va vous conter, ou du moins son premier chapitre, est de celles qu'on aime, parce qu'elle synthétise une voie souvent empruntée et toujours praticable de l'horlogerie suisse, avec ses atouts et ses embûches, les enthousiasmes qu'elle peut légitimement susciter et les craintes immédiatement exprimées, sur fond d'amusante hypocrisie.

Cela commence par la création d'une société dont le seul nom annonce d'emblée les ambitions horlogères, Swiss Chronometric SA. But affiché : créer ses propres marques, rigoureusement *Swiss made*. A l'origine du projet et aux manettes, un Jurassien, René Kohli, qui a trouvé un financement en Chine. Le choix de Bienne pour le siège social – cela aurait pu être La Chaux-de-Fonds – signale le souci d'être au cœur d'un réseau de fournisseurs pouvant garantir la qualité, la bien facture, la rigueur de la démarche et peut-être même les délais de livraison. A cet égard, le moment choisi du passage à l'acte en octobre de l'année de crise 2009 n'est pas un handicap.

La première marque s'appellera CodeX, dont le nom est déposé dans 62 pays, mais c'est en Suisse et plus précisément à Lucerne, lieu de passage privilégié de la clientèle asiatique, et dans sa première propre boutique que son lancement est célébré en août dernier, durant les vacances horlogères... Il est bienvenu d'être présent sur son marché national avant de courir le monde, ne serait-ce que pour rassurer sa clientèle internationale en pèlerinage au pays de la montre.

Directement et indirectement, le marché chinois vient juste après sur la liste et cela coule de source. Le partenaire chinois est un groupe horloger dynamique créé il y a 20 ans à peine et qui représente aujourd'hui en volume, avec ses deux marques Ebohr (bas et milieu de gamme) et Rossini (bas de gamme) pas moins de 23 % du marché chinois ! Avec des ambitions affichées pour Ebohr de lorgner vers le haut avec des tourbillons *low cost* fournis par Sea-Gull et d'autres spécialités locales associées à un design conçu en Suisse.

Des capitaux chinois ? Il n'en fallait pas plus pour que CodeX soit perçue comme un nouveau cheval de Troie, pouvant menacer la quiétude des ateliers-boutiques helvétiques, et sa démarche accueillie avec suspicion de Genève à Zurich. En Suisse, l'argent n'a pas d'odeur a priori, mais la sensibilité des naseaux varie beaucoup d'un secteur à l'autre. Inonder le marché immobilier ou remplir les coffres bancaires, pas de souci ; en revanche développer un projet susceptible de donner du travail à l'arc horloger, voilà qui aujourd'hui devient suspect. C'est d'autant plus amusant qu'historiquement l'essentiel des apports financiers dont les marques suisses ont bénéficié est venu de l'étranger. Il est piquant aussi que la Chine soit mise à l'index dans ce domaine alors que les entreprises suisses n'ont d'yeux que pour elle et ne cessent par tous les moyens de s'y implanter



Tao Li, directeur général d'Ebohr.

commerciallement. Et souvent avec succès. Vu de Chine cette réaction surprend, pour le moins. Alors simple prétexte que ce projet ou volonté réelle de passer par le *Swiss made* pour jouer dans la cour des grands notamment sur les marchés émergents ? Pour en avoir le cœur net, nous avons passé en revue avec René Kohli, à la fin de l'été, les collections produites en Suisse et surtout l'effectif des fournisseurs. Conclusion sans équivoque: le sérieux de la démarche est indéniable et repose sur un réseau de compétences et de savoir-faire du meilleur aloi. Tout a été pensé et réfléchi, du design au marketing, comme les professionnels de la branche savent le faire de Genève à Schaffhouse. Les modèles de base sont fondés sur des mouvements ETA, les chronographes sur des calibres Valjoux, les uns et les autres personnalisés, tandis que les plaques additionnelles comme les quantième, les phases de lune et autres calendriers sont réalisés dans d'excellents ateliers jurassiens. Et afin de titiller les connaisseurs et les amateurs de l'horlogerie historique, un lot de mouvements Venus des années 1950-1960 a été

déniché pour être placé au sommet de la pyramide d'une trentaine de références.

L'habillage ? Pas plus royaliste que le roi, CodeX fait naturellement fabriquer comme beaucoup d'autres ses boîtiers... en Chine, en l'occurrence par Takmine à Hong Kong, qui dispose de quelque 550 centres d'usinage à commandes numériques... En revanche, les finitions sont réalisées en Suisse jusqu'au sertissage confié à un virtuose des montagnes, avec quelques séries limitées à la clé. Mais fut-elle scintillante, c'est bien à l'intérieur de la boîte que le regard des amateurs va se poser pour apprécier la robuste mécanique Venus métamorphosée par le savoir-faire d'un guillocheur de Saignelégier. Les anciens mouvements étaient abîmés et dans un état de fragilité extrême. Le premier essai de guillochage fut un échec: composant cassé net. Avec le doigté et la patience requise, l'artisan trouva l'astuce et fit des miracles. C'est ainsi que sur un lot initial de 200 mouvements achetés en vrac, la moitié d'entre eux équipera un modèle Venus Vintage Master et 75 un modèle prestige serti, tandis qu'une vingtaine de kits sera conservé pour le service après-vente.

Disposant de moyens substantiels, CodeX a mis sur pied un plan de développement et de distribution cohérent, raisonnablement ambitieux compte tenu de ses atouts. A court terme l'ouverture de deux boutiques à Shanghai et à Pékin figure à l'agenda, et quelques « événements » sont d'ores et déjà programmés sur les marchés qui comptent. La presse chinoise s'est déjà fait l'écho du lancement international de CodeX et de la montée en puissance d'Ebohr. La collection masculine a déjà suscité des commentaires flatteurs dans les magazines, qui attendent la suite au féminin. Ce sera pour mars prochain, à Baselworld, où la marque aura un stand en très bonne compagnie au premier étage de la Halle 1. Cette histoire horlogère serait suspecte sans un bémol pour en atténuer le caractère euphorique. Il a pris la forme d'un clash entre le chef d'orchestre jurassien et son partenaire chinois. Question personnelle, financière, culturelle ? Peu importe à vrai dire, la question étant surtout de savoir quel impact ce divorce en pleine lune de miel peut avoir sur la marque elle-même, sur son développement. Tao Li, le directeur général d'Ebohr, est formel: « *La stratégie et le management mis en place demeurent inchangés.* » ●

*Avec la collaboration en Chine de Jean-Luc Adam*



## Dix ans, dix œuvres, dix chefs Vous avez dit **chefs-d'œuvres** ?



La famille Opus : J-F Mojon (Opus 10), J-M Wiederrecht et E. Giroud (9), F. Garinaud (8), A. Strehler (7), S. Forsey et R. Greubel (6) entourant F. de Narp, F. Baumgartner (5), C. Claret (4), V. Halter (3), A. Prezioso (2) et F-P Journe (1).

Jean-Philippe Arm Ce n'est pas le genre de ce magazine de publier des photos de personnalités alignées comme des poireaux et flashées à l'occasion d'un « évènement ». Ce n'est pas sa vocation de rendre compte des soirées souvent brillantes organisées par les marques horlogères. Celle-ci aurait pu être mondaine, elle fut familiale, conviviale, parfaitement dans l'esprit de l'anniversaire qu'elle célébrait, les dix ans d'Opus, une aventure hors norme qui aura incontestablement marqué l'horlogerie contemporaine. C'est une histoire de créativité technique, mais aussi esthétique, un partenariat exemplaire entre une marque et des horlogers indépendants, une histoire d'hommes – une femme est évidemment attendue dans la prochaine décennie... Voilà qui méritait notre coup de chapeau en remettant sur le devant de la scène ces hommes et leurs œuvres.

Dans sa manufacture de Plan-les-Ouates, Harry Winston les a tous réunis. Beaucoup se connaissaient, tous ne s'étaient pas rencontrés et ce fut l'occasion d'échanges nourris et substantiels. Oui vous avez bien compté, treize hommes sur scène pour dix œuvres. Dans deux cas, ils se sont mis en effet à deux pour transformer l'essai : l'horloger

Wiederrecht et le designer Giroud pour l'Opus 9 et les inséparables Greubel et Forsey pour l'Opus 6, séparés ici par le treizième homme Frederic de Narp, le CEO d'Harry Winston. Avant ce dernier, il y eut Hamdi Chadi, auquel Maximilian Büsser le géniteur avait transmis le rejeton de cinq ans. Le concept fécond de Max, concrétisé en 2001, a dépassé toutes les espérances, donnant à la marque dont il dirigeait le balbutiant secteur horloger une incontestable légitimité et une aura dans ce domaine inespérées, sinon inattendues.

L'idée de travailler avec des créateurs indépendants en leur offrant une plus grande visibilité était dans l'air. C'est ainsi que le groupe allemand Goldpfeil présentait à Bâle au même moment les fruits de son partenariat avec sept membres de l'Académie horlogère des créateurs indépendants (AHCI), parmi lesquels, déjà, Antoine Prezioso, Vianney Halter et Felix Baumgartner. Cette opération-là tourna court, alors que le grand mérite de Max et d'Harry Winston est d'avoir su pérenniser, dans l'esprit et dans la manière, et malgré les coûteuses vicissitudes de l'exercice, un engagement aux retombées positives indéniables pour l'ensemble de l'horlogerie. ●

## Chronometrie Beyer a 250 ans Le secret d'une réussite



Aujourd'hui comme hier, le célèbre détaillant zurichois s'est toujours appuyé sur un atelier performant.

Timm Delfs

Chronometrie Beyer AG, Bahnhofstrasse à Zurich, est le plus ancien magasin horloger de Suisse. Depuis 250 ans, l'entreprise est animée par la même famille: le patron actuel, René, représente la septième génération d'horlogers Beyer. Secret d'une réussite exceptionnelle: un atelier performant. Près de trente ans avant la Révolution française, en 1760, apparaît dans les annales de la famille un horloger du nom de Beyer. En 1822, un horloger allemand, Stefan Beyer, ouvrait une boutique dans sa maison de Feuerthalen, près de Zurich. Il vendait des montres et des horloges de son pays, puis du Jura et de Genève. Surtout, il avait compris que les garde-temps ne sont pas des marchandises comme les autres; il faut les entretenir régulièrement et les réparer. Il existe ainsi une relation particulière entre l'horloger et son client. Lorsqu'en 1860, l'un des descendants directs de Stefan Beyer, Theodore, ouvrit un magasin à Zurich,

il s'installa d'abord au Niederdorf. En 1877 sa veuve transféra la boutique à la Paradeplatz. En 1927 Chronometrie Beyer déménageait à la Bahnhofstrasse. Elle y est toujours, au numéro 31, à l'enseigne d'une montre de gousset géante, à laquelle les vieux zurichois se fiaient pour régler leur montre. Plus de 40 personnes y travaillent. Au fil des ans le magasin s'est agrandi, et il abrite même un musée depuis 1970.

Comme son aïeul Stefan, René Beyer sait que l'essentiel des relations entre horloger et client passe par l'établi: «*En ce moment, l'atelier emploie quatorze personnes. Six d'entre elles sont des spécialistes des petites montres et deux des horloges. S'y ajoutent quatre orfèvres et deux apprentis, explique-t-il. Mais notre atelier ne fait pas que réparer des mouvements d'horlogerie. Nous sommes aussi connus et reconnus pour les restaurations et même les reconstructions.*»

Et de narrer cette anecdote significative: «*Nous avons un jour une montre de poche que Patek Philippe jugeait irréparable. Elle avait souffert de l'incendie d'une maison et avait été arrosée par le liquide d'extinction. Dans un tel cas, on ne peut plus parler de restauration car les pièces doivent être fabriquées en partant de zéro. C'est d'autant plus difficile avec des montres anciennes car en général il n'existe plus ni dessins, ni plans.*»

La maison Beyer est ainsi devenue le symbole du service après-vente de l'horlogerie suisse. Elle représente de nombreuses marques de prestige dont elle répare les produits. Avec leur bénédiction... «*Avant d'accorder le droit de réparer leurs montres les marques comme Patek Philippe, Rolex, Breitling, IWC ou Jaeger-LeCoultre exigent une certification. Les horlogers sont formés par les marques. Il ne s'agit pas de petits cours isolés mais bien de séminaires, qu'ils sont obligés de suivre chaque année pour se mettre à jour.*»

René Beyer sourit: «*Nous sommes fiers bien sûr de pouvoir répondre ainsi aux exigences de ces fabricants. Mais ils peuvent s'estimer heureux, car nous leur épargnons une bonne part du travail. Pour compenser les quelque 2600 révisions que nous faisons annuellement, plus d'une manufacture devrait embaucher un ou deux horlogers de plus.*» ●

## Montres **neuves** à l'encan



Un modèle Concord d'avant le typhon Perriard...

Ollivier Broto

Qui dit ventes aux enchères ne dit pas forcément montres anciennes. Régulièrement des lots de montres neuves font leur apparition dans les adjudications. Dans le jargon, ils figurent sous l'appellation *N.O.S.*, entendez *New Old Stocks*. Ces pièces jamais portées égaient de leur présence les catalogues d'Antiquorum ou de Patrizzi & Co Auctioneers, moins souvent ceux de Christie's ou Sotheby's, qui rechignent à trop user de ce filon. Sauf bien sûr, et toutes se rejoignent sur ce point, si les modèles proposés présentent un intérêt particulier pouvant titiller un collectionneur averti : une complication rare ou la résurgence d'un modèle ayant marqué son temps.

Clairement, ces montres neuves s'organisent en trois catégories. La première regroupe des objets que l'on a acquis pour soi, sans aucune intention

de les porter, souvent dans une boutique de marque en pensant jouir d'un privilège. Des achats qui s'accumulent, s'amoncellent parfois, selon les moyens financiers. Acquises en mode placement ou juste par plaisir de pouvoir dire *I've got it*, ces séries limitées ou modèles d'exception font leur réapparition pour diverses raisons. Le collectionneur a-t-il changé de violon d'Ingres ? Il abandonne alors son jouet pour jeter son dévolu sur un autre. Ou alors une nouvelle étape dans la vie l'entraîne vers des centres d'intérêts différents. Il peut se départir en vrac de ses trésors. On se souvient chez Antiquorum de ce collectionneur espagnol, désireux de se débarrasser de ses 600 montres. Ce fut l'occasion d'organiser une vente unique.

Moins alléchante pour les amateurs avertis, mais très utile pour ouvrir l'univers des enchères aux novices, la deuxième catégorie regroupe des pièces neuves de marques disparues. Ce fut le cas de MHR ou plus récemment de Villemont. L'image de la marque, fut-elle défunte, en souffre, mais ces montres neuves proposées à 10 ou 30% du prix magasin donnent à de nouveaux acheteurs l'occasion d'entrer dans le jeu. Si la chance s'en mêle, car l'histoire peut bégayer, l'accès à de futures pièces *collector* n'est pas impossible par ce biais. En pénalisant durement les stocks excessifs des marques et en laissant derrière elle quelques cadavres, la dernière crise en date a également placé sous les marteaux ses lots de montres neuves. Mais il y a encore une troisième catégorie qui se distingue par la provenance des pièces.

Celles-ci sont issues des stocks d'anciens agents de marques déchus suite à une réorganisation de leur réseau ou de magasins poussés à la fermeture conjoncturelle. Ces « jamais portées » sont absentes des catalogues actuels ou appartiennent à d'obsolètes collections. Non pas que les marques les renieraient, mais celles-ci ont simplement passé à autre chose. On se souvient par exemple du virage spectaculaire de la marque Concord et de son repositionnement mené par Vincent Perriard : passage de plus de 600 références à une montre haut de gamme déclinée avec parcimonie, avec l'injection de plus de 20 millions de dollars dans l'opération de *lifting*. Les mégadéstockeurs s'en donnèrent à cœur joie, laissant au passage quelques miettes marginales aux acteurs des ventes aux enchères. ●